

Un puzzle inachevé

Papiers réduits en cendres, oubliés, perdus... L'œuvre de Rimbaud est fondamentalement incomplète. Elle témoigne de l'errance du poète, de son insatisfaction chronique comme de sa tendance à l'autodestruction. Verlaine n'aura de cesse de rassembler et de diffuser les traces de cette aventure.

Par **Olivier Bivort**

Professeur à l'université de Venise, Olivier Bivort a consacré l'essentiel de ses travaux à la poésie du XIX^e siècle. Il est l'éditeur de l'œuvre poétique de Verlaine dans la collection « Classiques » du Livre de poche.

« **J**e me réjouis d'avoir inauguré la gloire de l'œuvre en vers de Rimbaud », écrivait Verlaine en février 1892, quelques mois après la mort de son ancien ami. Dix ans auparavant, il avait révélé l'existence du « poète maudit » de Charleville et avait donné à lire ses poèmes pour la première fois. De la même façon que Paul Demeny avait pris soin de conserver les vers que Rimbaud lui avait demandé de brûler, Verlaine livrait au public des poèmes que celui-ci aurait peut-être désavoués. Il s'en excusait par avance et sollicitait son indulgence pour cette publicité faite à son insu, tout en assumant le risque de ne pas respecter son dédain pour la littérature. L'homme de lettres avait, pour lui, prévalu sur l'homme tout court. C'est que, réfractaire, Rimbaud l'était aussi par rapport au monde de la littérature : tout l'éloignait d'un modèle social qu'il méprisait et dont il ne pouvait espérer la reconnaissance.

« Au nom de l'honneur des Lettres »

Verlaine avait peut-être pressenti l'insatisfaction chronique de son ami et sa tendance à l'autodestruction. Peu après l'arrivée de Rimbaud à Paris en octobre 1871, il recopie ses vers, classe ses poèmes, dresse des listes, établissant peut-être le plan d'un futur recueil qu'il espère enrichir de « vers anciens ». Mais les événements ne favorisent pas son dessein : contraint de quitter son domicile, il demande à sa femme de pouvoir récupérer « une dizaine de lettres de Rimbaud, contenant des vers et des poèmes en prose », ainsi qu'« un manuscrit sous pli cacheté, intitulé *La Chasse spirituelle* » (lettre à Edmond Lepelletier, 8 novembre 1872). Ce sera peine perdue : épouvantée par le ton de cette correspondance, Mathilde Verlaine la détruira, privant à jamais la postérité de chefs-d'œuvre inconnus dont il ne nous reste que les titres : « La France », « Les anciens partis », « Les veilleurs », au dire de Verlaine le poème qui lui a « laissé l'impression la plus forte que jamais vers lui aient causée ». Papiers réduits en cendres, soustraits ou égarés, feuillets déposés et oubliés chez des amis, l'œuvre de Rimbaud est incomplète par la force des choses. Les voyages, les déménagements, les disputes, les coups de revolver, les séparations achèveront de la morceler et de la

dispenser, et Verlaine, principal témoin de son évolution, n'aura de cesse que de la recomposer.

Il est significatif que Verlaine revienne à l'œuvre de Rimbaud au moment où il tente de faire sa propre rentrée littéraire, comme si sa destinée poétique dépendait aussi de celle de son ancien ami. Il prie son vieux camarade, Léon Valade, de lui envoyer copie du « *Vaisseau ivre* » (sic) et des « *Veilleurs* », « ou, à leur défaut, un autre poème (1^{re} manière) de la même provenance » (lettre de janvier 1881), et il réclame à son beau-frère, Charles de Sivry, les *Vers* (de 1872) et les *Illuminations* qu'il lui avait confiés quelques années auparavant (lettre du 28 janvier 1881). C'est la publication du « Rimbaud » des *Poètes maudits* dans *Lutèce*, en octobre 1883, qui va lever le voile sur le poète disparu et mettre une partie de son œuvre en lumière. C'est aussi l'occasion pour Verlaine de lancer un appel aux « amis connus et inconnus » pour réunir « toutes choses signées du nom prestigieux », afin de compléter son travail « au nom de l'honneur des Lettres ». Sa mission est désormais tracée : réunir, défendre et diffuser l'œuvre de Rimbaud. Aussitôt après la parution des *Poètes maudits*, en avril 1884, il suggère à Léo d'Orfer, qui souhaite fonder une collection de poésie, de publier les *Illuminations* et de rééditer *Une saison en enfer*. Mais le projet n'aboutit pas. Entre-temps, son appel a été entendu. Georges Izambard, l'ancien professeur de Rimbaud au collège de Charleville, lui apporte des « masses de choses » : des devoirs scolaires, des proses, des « vers jeunes » de son brillant élève (lettre à Léon Vanier, 1^{er} octobre 1885). Verlaine est alors en mesure de reconstituer une grande partie de la parabole littéraire de Rimbaud, depuis les premiers vers jusqu'aux *Illuminations* ; mais il faut trouver un éditeur qui accepte de publier l'œuvre d'un poète disparu et presque inconnu, recommandé par lui, Verlaine, dont le nom commence seulement à s'imposer.

Une revue symboliste, *La Vogue*, fondée en avril 1886, va lui servir de tremplin : Léo d'Orfer, son fondateur, peut enfin réaliser le programme que Verlaine lui avait suggéré deux ans plus tôt. *La Vogue* publie en particulier des vers de 1872, une grande partie des *Illuminations* et *Une saison en enfer*, dont personne, ou presque, n'a alors

Un puzzle inachevé

Papiers réduits en cendres, oubliés, perdus... L'œuvre de Rimbaud est fondamentalement incomplète. Elle témoigne de l'errance du poète, de son insatisfaction chronique comme de sa tendance à l'autodestruction. Verlaine n'aura de cesse de rassembler et de diffuser les traces de cette aventure.

Par **Olivier Bivort**

Professeur à l'université de Venise, **Olivier Bivort** a consacré l'essentiel de ses travaux à la poésie du XIX^e siècle. Il est l'éditeur de l'œuvre poétique de Verlaine dans la collection « Classiques » du Livre de poche.

« Je me réjouis d'avoir inauguré la gloire de l'œuvre en vers de Rimbaud », écrivait Verlaine en février 1892, quelques mois après la mort de son ancien ami. Dix ans auparavant, il avait révélé l'existence du « poète maudit » de Charleville et avait donné à lire ses poèmes pour la première fois. De la même façon que Paul Demeny avait pris soin de conserver les vers que Rimbaud lui avait demandé de brûler, Verlaine livrait au public des poèmes que celui-ci aurait peut-être désavoués. Il s'en excusait par avance et sollicitait son indulgence pour cette publicité faite à son insu, tout en assumant le risque de ne pas respecter son dédain pour la littérature. L'homme de lettres avait, pour lui, prévalu sur l'homme tout court. C'est que, réfractaire, Rimbaud l'était aussi par rapport au monde de la littérature : tout l'éloignait d'un modèle social qu'il méprisait et dont il ne pouvait espérer la reconnaissance.

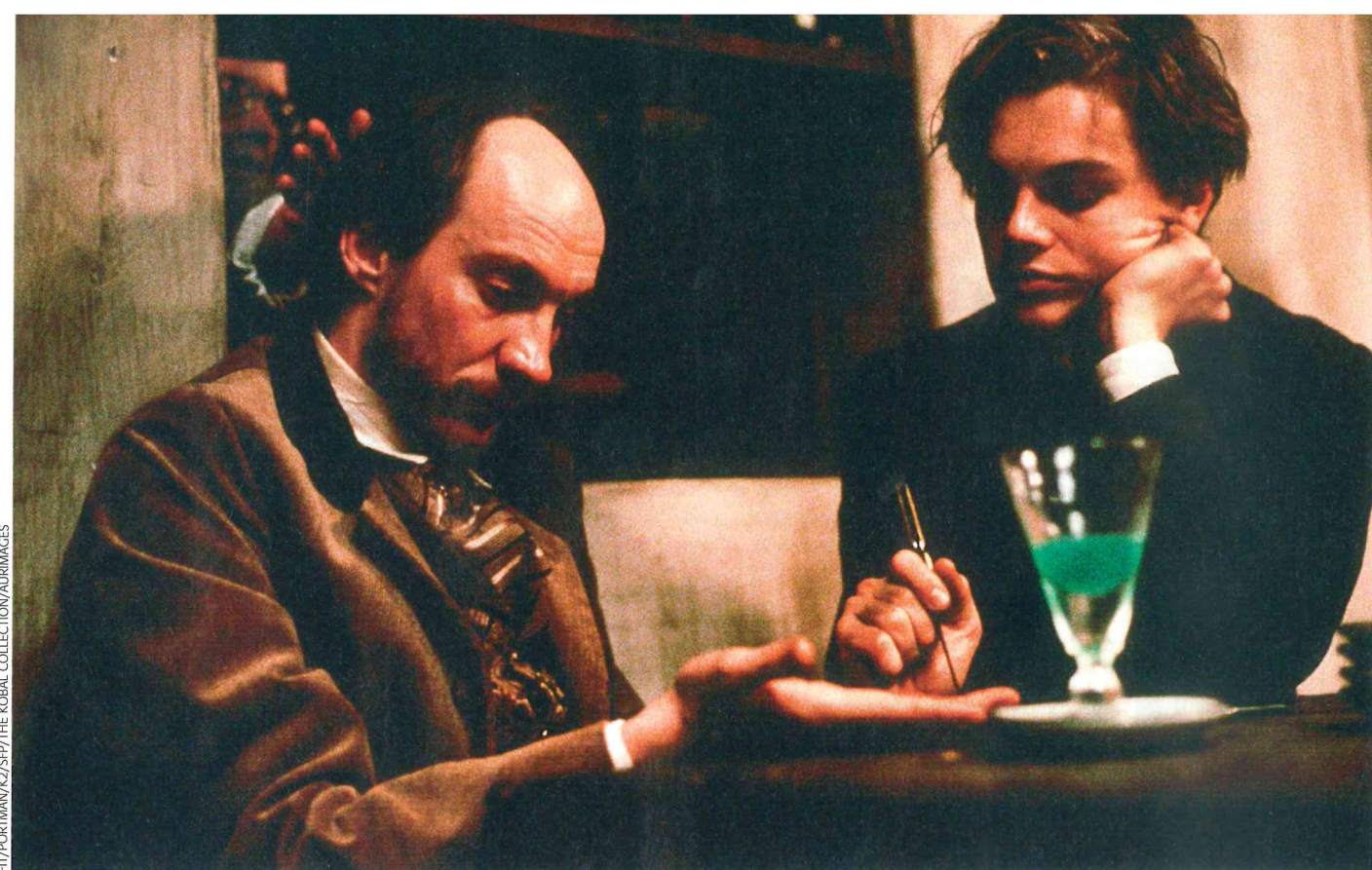
« Au nom de l'honneur des Lettres »

Verlaine avait peut-être pressenti l'insatisfaction chronique de son ami et sa tendance à l'autodestruction. Peu après l'arrivée de Rimbaud à Paris en octobre 1871, il recopia ses vers, classe ses poèmes, dresse des listes, établissant peut-être le plan d'un futur recueil qu'il espère enrichir de « vers anciens ». Mais les événements ne favorisent pas son dessein : contraint de quitter son domicile, il demande à sa femme de pouvoir récupérer « une dizaine de lettres de Rimbaud, contenant des vers et des poèmes en prose », ainsi qu'« un manuscrit sous pli cacheté, intitulé *La Chasse spirituelle* » (lettre à Edmond Lepelletier, 8 novembre 1872). Ce sera peine perdue : épouvantée par le ton de cette correspondance, Mathilde Verlaine la détruira, privant à jamais la postérité de chefs-d'œuvre inconnus dont il ne nous reste que les titres : « La France », « Les anciens partis », « Les veilleurs », au dire de Verlaine le poème qui lui a « laissé l'impression la plus forte que jamais vers lui aient causée ». Papiers réduits en cendres, soustraits ou égarés, feuillets déposés et oubliés chez des amis, l'œuvre de Rimbaud est incomplète par la force des choses. Les voyages, les déménagements, les disputes, les coups de revolver, les séparations achèveront de la morceler et de la

dispenser, et Verlaine, principal témoin de son évolution, n'aura de cesse que de la recomposer. Il est significatif que Verlaine revienne à l'œuvre de Rimbaud au moment où il tente de faire sa propre rentrée littéraire, comme si sa destinée poétique dépendait aussi de celle de son ancien ami. Il prie son vieux camarade, Léon Valade, de lui envoyer copie du « *Vaisseau ivre* » (sic) et des « *Veilleurs* », « ou, à leur défaut, un autre poème (1^{re} manière) de la même provenance » (lettre de janvier 1881), et il réclame à son beau-frère, Charles de Sivry, les *Vers* (de 1872) et les *Illuminations* qu'il lui avait confiés quelques années auparavant (lettre du 28 janvier 1881). C'est la publication du « Rimbaud » des *Poètes maudits* dans *Lutèce*, en octobre 1883, qui va lever le voile sur le poète disparu et mettre une partie de son œuvre en lumière. C'est aussi l'occasion pour Verlaine de lancer un appel aux « amis connus et inconnus » pour réunir « toutes choses signées du nom prestigieux », afin de compléter son travail « au nom de l'honneur des Lettres ». Sa mission est désormais tracée : réunir, défendre et diffuser l'œuvre de Rimbaud. Aussitôt après la parution des *Poètes maudits*, en avril 1884, il suggère à Léo d'Orfer, qui souhaite fonder une collection de poésie, de publier les *Illuminations* et de rééditer *Une saison en enfer*. Mais le projet n'aboutit pas. Entre-temps, son appel a été entendu. Georges Izambard, l'ancien professeur de Rimbaud au collège de Charleville, lui apporte des « masses de choses » : des devoirs scolaires, des proses, des « vers jeunes » de son brillant élève (lettre à Léon Vanier, 1^{er} octobre 1885). Verlaine est alors en mesure de reconstituer une grande partie de la parabole littéraire de Rimbaud, depuis les premiers vers jusqu'aux *Illuminations* ; mais il faut trouver un éditeur qui accepte de publier l'œuvre d'un poète disparu et presque inconnu, recommandé par lui, Verlaine, dont le nom commence seulement à s'imposer.

Une revue symboliste, *La Vogue*, fondée en avril 1886, va lui servir de tremplin : Léo d'Orfer, son fondateur, peut enfin réaliser le programme que Verlaine lui avait suggéré deux ans plus tôt. *La Vogue* publie en particulier des vers de 1872, une grande partie des *Illuminations* et *Une saison en enfer*, dont personne, ou presque, n'a alors

FT/PORTMAN/KZ/SPY/THE KOBAL COLLECTION/AURIMAGES



connaissance. Bien qu'il n'en ait pas préparé personnellement l'édition, Verlaine a la satisfaction d'associer son nom à un livre de Rimbaud qui réunit les « poèmes en prose » que celui-ci lui avait confiés à Stuttgart en mars 1875 « pour être imprimés » et une partie des vers de 1872, sous un titre commun, *Les Illuminations* (octobre 1886). Dans sa « notice » de présentation, il tente de justifier son entreprise éditoriale en évoquant l'absence de l'auteur : « On l'a dit mort plusieurs fois. Nous ignorons ce détail, mais en serions bien triste. Qu'il le sache au cas où il n'en serait rien. Car nous fûmes son ami et le restons de loin. » Mais il annonce aussi une suite : « Deux manuscrits en prose et quelques vers inédits seront publiés en leur temps. »

Détenteur de l'œuvre authentique

Le projet d'une édition « aussi complète que possible » de Rimbaud va occuper Verlaine pendant les neuf années à venir. En 1887, il s'en ouvre à son éditeur, Léon Vanier, qui en accepte le principe. Mais il doit faire face à un concurrent qui s'est procuré une partie importante du puzzle rimbaldien : un jeune homme, Rodolphe Darzens, a retrouvé les poèmes que Rimbaud avait laissés à Paul Demeny lors de son séjour à Douai en octobre 1870. Et il a lui aussi l'intention de réunir les œuvres du poète. Méfiant et alarmé, Verlaine s'insurge et se pose en seul détenteur de l'œuvre authentique de Rimbaud (lettre à Darzens, 27 janvier 1888). C'est qu'il doit aussi combattre sur un autre front : cette année-là, pas moins de six poèmes faussement attribués à Rimbaud paraissent dans la petite presse décadente et, fort

de son rôle de garant, il intervient publiquement pour dénoncer la supercherie. Malgré les efforts de Verlaine, c'est l'éditeur de Darzens, Léon Genonceaux, qui, contre l'avis de son commanditaire, publie le premier recueil des poésies d'Arthur Rimbaud : *Reliquaire* (1891). Le livre, qui contient entre autres des sonnets apocryphes, est saisi, et l'éditeur condamné. Verlaine en profite pour relancer Vanier, mais il se heurte à un nouvel obstacle : au nom de sa moralité et de son honorabilité, Isabelle, la sœur de Rimbaud, s'oppose à toute édition complète de l'œuvre. Passant outre ses récriminations et lassé d'attendre, Vanier publiera les *Poésies complètes* de Rimbaud en septembre 1895, « avec préface de Paul Verlaine et notes de l'éditeur ». En partie pour répondre aux éventuelles récriminations d'Isabelle, Verlaine y justifie la présence de « pièces objectionnables au point de vue bourgeois » (« Les premières communions », « Les pauvres à l'église ») ou de tel poème « démodé », fait « à coup de « mauvaises lectures » » (« Les forgerons ») et n'hésite pas à émettre des réserves sur le premier Rimbaud : « [...] trop de jeunesse décidément, d'inexpériences mal savoureuses, point d'assez heureuses naïvetés. » Pourtant, le souci de la chronologie et de l'exhaustivité l'emporte sur les considérations littéraires et idéologiques : « Justice est donc faite, écrit-il, et bonne et complète. » Après les *Illuminations* et *Une saison en enfer* (Vanier, 1892), et malgré de « déplorables mutilations qu'il faut croire irréparables à jamais », les *Poésies complètes* couronnent enfin son ambition : avoir sauvé l'œuvre de Rimbaud et lui avoir assuré une place au panthéon des poètes. ●

Leonardo DiCaprio (Rimbaud) et David Thewlis (Verlaine) dans le film d'Agnieszka Holland (1995).

En 1888 paraissent six poèmes faussement attribués à Rimbaud. Verlaine dénonce la supercherie.